

Le cours de base de lecture et d'écriture peut s'accompagner de toutes sortes d'aménagements. Pourquoi ne pas utiliser WhatsApp pour mieux utiliser les espaces entre les cours ? Ou, s'installer sur la place Pestalozzi durant les belles journées ? Ou encore, pourquoi ne pas, carrément, lire un document théorique sur un des objectifs centraux de Lire et Ecrire, *Apprendre à apprendre* ? Et aussi développer, à côté des cours ordinaires, un 3^e axe d'apprentissage : le calcul ?

Rencontre avec une formatrice prête à toutes les expériences, Anne-Lise Reymond, de la section du Nord-Vaudois. Interview réalisée par Vincent Darbellay.



Photo prise par une participante au cours du lundi soir.

I/ Le calcul.

Vincent. *Pourquoi le calcul à Lire et Ecrire ?*

Anne-Lise. Karine Lestuzzi, coordinatrice de la section à l'époque, a proposé de mettre sur pied un cours de calcul qui s'ajouterait à l'offre de formation pour la lecture et l'écriture. Ce cours m'a été attribué « par hasard », parce que je n'en avais pas d'autre à ce moment. J'ai pris ça comme un challenge : je n'ai pas de compétences particulières en mathématique, mais l'idée de développer cet aspect m'a plu. Après une expérience de 4 ans, à raison d'un cours hebdomadaire de 2h00 par semaine, nous avons décidé d'organiser des modules. Deux sessions de 4 fois 2h30 sont prévues, en mars et en mai.

V. A qui s'adresse le cours ? Qu'est-ce qu'on y fait ?

A.-L. Question programme, l'ouverture est grande, elle va depuis l'alpha mathématique (ne pas savoir écrire les nombres) jusqu'aux compétences d'un CFC simple, c'est-à-dire sans une demande spécifique en mathématiques, peintre en bâtiment ou aide-soignante par exemple. Le programme vient essentiellement de la demande des participants, le cours est en très grande partie construit à partir des problèmes, au sens large du terme, qu'ils amènent. L'enjeu est parfois important. Une participante, par exemple, voulait calculer combien de pots de peinture il lui fallait pour repeindre un meuble de salon. Elle devrait utiliser une bonne partie de son samedi pour aller acheter la peinture assez loin de chez elle et n'avait pas un budget qui lui permettait d'acheter trop de matériel. Elle était ainsi exposée, soit à perdre de l'argent en achetant trop de peinture, soit à perdre un samedi de plus en retournant au magasin. Des mesures et un calcul approprié lui ont permis d'éviter les deux choses.

Le cours concerne l'arithmétique de base, les quantités, les chiffres, les mesures et unités, la vision dans l'espace, l'utilisation de la calculatrice, selon les demandes des participants, et bien sûr, la capacité de réflexion et d'analyse. Certains d'entre eux ne distinguent pas, par exemple, le séparateur de milliers et les virgules dans les grands nombres ; ou écrivent le nombre 1300 en juxtaposant 1000 et 300. Du coup tout est difficile. Les schémas, par exemple ceux des meubles Ikea, et les dessins, sont illisibles pour eux. La vision dans l'espace est très importante. Par exemple, je me suis aperçue que ça peut être très difficile de mesurer la surface d'une étagère de bibliothèque « sur pièce », mais beaucoup plus facile si on sort l'étagère et qu'on peut l'avoir en deux dimensions entre les mains (c'est un rectangle...).

Concernant le public, il y a eu, proportionnellement, plus d'homme que dans les cours de base, probablement en raison du lien direct entre le calcul et certains métiers occupés par des hommes. Il y a aussi sûrement une question de représentations liées au genre, les mathématiques étant encore vus largement comme un domaine plutôt masculin. Les femmes viennent volontiers quand elles sont mises au pied du mur dans leur boulot, par exemple si elles ont besoin de faire des calculs pour doser un médicament, calculer leurs kilomètres à partir de ce qui est écrit sur leur compteur de voiture, etc.

V. Est-ce que l'aspect financier intervient aussi, la littératie financière comme disent les Canadiens, l'établissement d'un budget par exemple, ou le contrôle des dépenses ?

A.-L. Oui, bien sûr. C'est même une très grande partie des activités du cours. J'ai eu une participante qui voulait savoir s'il était plus avantageux pour elle de prendre un abonnement mensuel, ou des billets individuels, pour les transports publics qui l'amènent au travail. Le calcul effectué ensemble a montré de grosses différences. En fait, c'est la solution des billets individuels qui s'est avérée plus économique. Les différences sont juste énormes parfois pour des petits budgets.

C'est aussi un facteur d'autonomie. Le domaine des finances est parfois vu comme une sorte de domaine sacré dont on est irrémédiablement exclu. Travailler sur les budgets ou sur les impôts corrige ce sentiment, donne une représentation plus juste, plus objective des choses et donc, place dans une position juste.

Une participante d'origine tunisienne, par exemple, a suivi les 3 années du cours de calcul et, après tout cet effort, elle a pu reprendre en main la maîtrise des comptes de la maison (que son mari tenait exclusivement jusqu'alors) avec une grande fierté.

Pour les questions touchant au budget, j'utilise les fiches de la FRC (Fédération romande des consommateurs) afin de disposer d'une base réaliste. Par exemple, une participante affirmait qu'elle ne dépensait rien pour elle, qu'elle n'avait pas d'argent de poche. Au fil de la discussion, il s'est avéré qu'elle prenait toujours un café après le travail en attendant le bus. Et aussi qu'elle s'achetait 2 magazines par mois. On a fait les calculs ensemble et on est arrivé à presque 100.- par mois. Grosse surprise devant cette somme : « c'est incroyable ! » et prise de conscience plus générale de où va l'argent, et que le poste « argent de poche » dépassait même ce qui était prévu sur la fiche FRC. En fait, ce genre de méconnaissance plombe un budget et crée un sentiment d'injustice déplacé. Un « petit rien » multiplié par 20 devient une vraie somme. Et ça, seul le fait d'effectuer une fois le calcul peut le démontrer. On a accès ainsi à une donnée que j'appelle « objective », non plus à une « impression », un préjugé. Après, on en fait évidemment ce qu'on en veut, il ne s'agit pas d'être moraliste !

Pour les impôts, l'enjeu n'est pas tellement de remplir la déclaration : les apprenants font toujours appel à une fiduciaire ou à une aide extérieure pour cela. L'enjeu réside plutôt dans la compréhension de la logique de la déclaration. Nous avons travaillé sur le sujet pendant 6 à 8 séances, l'espace d'un printemps. Cela les a passionnés. Au départ, il y avait l'impression généralisée d'être maltraité, ponctionné durement, arbitrairement, le sentiment de devoir payer beaucoup, absurdement. « On a une vie dure, on est des petites gens, on gagne pas beaucoup mais on doit payer un maximum ». Nous avons refait alors tout le cheminement qui mène aux acomptes mensuels, soit la détermination du chiffre 820, puis le décryptage du barème de taxation, ainsi que la multiplication par les coefficients communaux et cantonaux. Idem avec le barème de l'impôt fédéral direct. Le montant payé mensuellement – les acomptes – prenait enfin du sens !

Les participants ont notamment pu constater lors de ce processus que le montant d'imposition ne prenait pas seulement en compte le salaire de la personne en question, mais tenait compte, par exemple, du cumul de deux salaires, ou de la rente d'invalidité du conjoint, ou d'une rente de veuve, ou d'APG. Il s'est avéré aussi que certains frais étaient oubliés, car sous-estimés, par eux (transports, repas à l'extérieur) et que les introduire dans la déclaration pouvait faire une sérieuse différence !

Le travail sur la feuille d'impôt a fait apparaître aussi, pour une personne, qu'une augmentation de 10% de son temps de travail, qu'elle prévoyait, la ferait passer dans une classe supérieure d'imposition et qu'il ne valait pas le coup, ainsi, d'augmenter son temps de travail dans un job déjà dur et mal payé.

Autre effet bénéfique, les participants aux cours s'intéressent à l'imposition et commencent à poser des questions à la fiduciaire qui s'occupe de leur déclaration, ils en parlent aussi avec leur conjoint. La démarche globale demandait une certaine transparence. Ils ont joué le jeu.

En résumé, grâce à la possession de clés de compréhension et de moyens d'améliorer la situation, les participants sont passés d'une vision de l'impôt comme arbitraire, voire carrément « mystérieuse », à une vision plus objective, qui repose sur une logique. Ce fut, je crois, l'apport principal de cette opération.

V. D'après tout cela, le calcul semble avoir une place importante à Lire et Ecrire ?

A.-L. Oui. Pour deux raisons, je pense : le développement de compétences transversales comme l'autonomie, la confiance en soi, le sentiment d'intégration, l'idée de ne plus se considérer comme isolé dans un monde fait par et pour les autres, ceux qui savent.

Une des particularités du calcul est que la progression est souvent rapide, du coup la motivation en hausse. Par exemple, un de mes participants ne comprenait pas ce que représentait le 10% à payer dans une facture de médecin. Je l'ai assuré que, contrairement à ce qu'il croyait, il serait au point sur ce sujet à la fin de la séance de 2h00, et sans calculette ! Il se perdait en effet dans l'utilisation d'une appli destinée à calculer les pourcents, qu'il ne maîtrisait pas du tout... Nous avons même, par jeu, parié un café. Nous avons travaillé avec des bons de réduction de 10% et un catalogue de magasin. En appliquant une vingtaine de fois le calcul de pourcentage (mentalement, en déplaçant la virgule « dans la tête ») et il a intégré la notion en un cours. Et au café, après le cours, c'est lui qui a payé !

Pour présenter la pratique du calcul à Lire et Ecrire, j'ai animé un atelier à la journée d'échange, et proposé, avec Véronique Chassot, responsable pédagogique des 3 sections vaudoises hors Lausanne, une journée de formation à l'attention de formatrices de ces sections.

Parfois, ce qui peut bloquer la mise sur pied d'un tel cours, c'est l'idée qu'on est soi-même nul en mathématiques et donc pas compétent. Mais si on a l'envie de prendre le projet en main, et un peu de curiosité, ça marche. C'est un vrai challenge pédagogique, passionnant. Les problèmes sont amenés par les participants et on doit trouver de quoi y répondre. Il faut inventer, essayer, réajuster... C'est un grand bricolage permanent, dans le sens noble du terme !

Plus de sureté de soi, une meilleure connaissance du monde dans lequel on vit, c'est capital. C'est aussi avoir plus confiance en soi, et conscience d'être intégré dans un monde où tout le monde, pas seulement les personnes en situation d'illettrisme, essaie de se débrouiller avec les calculs. Et aussi de voir qu'une chose comme les impôts ne sont pas, dans leur principe, « arbitraires », une impression souvent ressentie, et pas seulement par les apprenants. Comprendre les mécanismes, ouvrir la « boîte noire », aller voir dedans comment ça marche: le système de taxation fiscale, mais aussi les leasings de voiture, les couts comparés des différents moyens de transport, etc., c'est se doter de clés simples pour s'ouvrir des voies auxquelles on n'avait a priori pas pensé. Ça ouvre le champ des possibles... C'est apprendre à tracer sa propre route, au-delà des habitudes, du mainstream. Et ça passe – entre autres – par savoir faire des additions et des soustractions ! C'est cette curiosité que j'essaie de transmettre aux apprenants.

En fait, il y a une vraie synergie entre les cours de lecture et d'écriture et celui de calcul. Car les chiffres, les supports avec des chiffres, comme un ticket de caisse, sont aussi et avant tout des supports de lecture ! Et les aptitudes en lecture interviennent largement dans cet univers: maîtrise des signes, des codes scripturaux propres au maths, disposition spatiale des éléments, etc.

II/ Un groupe WhatsApp

V. D'où est venue l'idée de créer un groupe WhatsApp avec tous les participants à un cours ?

A.-L. Dans les cours de base qui ont lieu une fois par semaine, l'écart d'une séance à l'autre est grand et il risque d'y avoir une grande déperdition, on le sait. Une apprenante souhaitait « *écrire juste des messages sur WhatsApp* », je lui ai proposé de créer un groupe, elle et moi. Puis les autres ont tout de suite voulu en être aussi... Je me suis donc dit que je tenais là un moyen simple de garder un suivi d'une séance à l'autre, un moyen de garder du lien mais aussi de progresser. J'ai initié un groupe WhatsApp avec les participants, maintenant au nombre de 7, plus Jeanne, une bénévole qui vient faire l'appui de lecture dans mon cours. Et ils s'y sont mis, y compris les nouveaux arrivants. La participation est libre, ainsi que le type de message à envoyer. Régulièrement, je propose des corrections aux messages, directement sur WhatsApp, ainsi qu'en cours, sur base des textes imprimés.

Chacun écrit en moyenne 3 ou 4 messages par semaine, parfois plus, par exemple avec les voeux de fin d'année. Les textos sont variés et sont écrits au rythme du quotidien. Une personne dira, par exemple, qu'elle est en train de faire un riz aux crevettes, une autre répond en souhaitant à la première un "bonne à petit". Il y a les souhaits de bonnes vacances ou de bonne année. Le langage utilisé est celui de tous les jours et c'est cela que je trouve en priorité, intéressant dans ce projet. En plus, ils utilisent le groupe pour s'excuser quand ils ne viennent pas. Les autres savent ainsi qui sera là, ou pas... Je trouve bien pour notre dynamique de groupe, cette transparence.

De loin en loin je donne un corrigé, et ainsi les expressions les plus récurrentes finissent naturellement par acquérir leur orthographe.

J'ai remarqué que les échanges se font de manière totalement libres et que les participants s'adressent les uns aux autres sans que plane sur leurs messages un surmoi correcteur. De temps en temps quelqu'un remarque en parlant de mes interventions qu'"elle fait son métier", comme si je faisais des heures sup dans le train avec mon téléphone... Il m'arrive de réactiver les échanges avec un *eh vous roupillez ?*

En début de cours, je propose une mini-dictée portant sur les expressions corrigées durant la semaine, en rendant tout particulièrement attentifs ceux à qui sont empruntés les exemples. Les participants adorent cette dictée, ils en redemandent et n'ont aucun malaise par rapport au fait d'avoir été à l'origine de l'erreur corrigée en cours.

Régulièrement, nous reprenons encore les expressions courantes, et ainsi, par centres concentriques les graphies s'installent naturellement. On peut compter, de plus, sur la mémorisation, dans l'appareil, des expressions couramment employées. Ainsi, le mot *pareillement*, mis rapidement en mémoire, arrivera tout naturellement après avoir tapé les premières lettres du mot. « Soufflé » par le téléphone, il sera désormais vu et utilisé juste... Avec des chances accrues qu'il « vienne » également sous sa forme correcte lors de la rédaction sur papier, post-it ou autre. J'ai été heureusement surprise de constater que les apprenants développent avec la pratique un regard critique sur les options proposées par le téléphone, me faisant par exemple remarquer que « *le téléphone se gourre souvent avec les er/é* », et que c'était à eux d'appliquer la règle pour choisir la bonne option en contexte ! Pour moi, s'il est essentiel d'utiliser les auxiliaires (correcteurs, dictionnaire

intégré, etc), il est fondamental que cet usage soit accompagné d'une aptitude à mettre en perspective ce que propose la machine, qu'il s'agisse d'une option orthographique, ou d'un nombre sur une calculatrice.

III/ Lire ensemble *Apprendre à apprendre* (éditions Libro)

V. Comment en es-tu arrivée à proposer, en guise de lecture, un document théorique ?

A.-L. Michèle Meuwly-Schenk, la coordinatrice de notre section, m'a mis le bouquin dans mon casier pour me demander ce que je pensais de l'ouvrage. J'avais le livre dans le sac, et tout à coup je me suis dit *pourquoi pas ?* J'ai photocopié le chapitre *Se donner le désir d'apprendre* et je l'ai amené au cours. Les participants ont tout de suite accroché : « *c'est le livre qu'il nous faut.* » Depuis, nous lisons un morceau choisi du livre une fois sur trois, dans la partie commune du cours. Nous lisons un bout de texte ensemble, et nous en reformulons le contenu. Quand tout le monde a bien compris, j'enchaîne avec des questions en rapport avec le thème. Par exemple dans la partie consacrée à l'attention et à la mémoire, j'ai demandé « *quelles informations vous avez reçues aujourd'hui, à quoi vous avez été attentif ?* » Une des réponses, attendues, a été : *ah moi, rien du tout.* En remontant le fil de la journée il s'est avéré pourtant que de nombreux événements avaient laissé une trace dans la mémoire. L'apprenant a pris conscience... qu'il savait mémoriser. Par conséquent, s'il mémorisait ce que lui avait dit un copain au sujet de la cylindrée d'une voiture d'occasion à vendre, il pouvait peut-être aussi mémoriser que « je peux » s'écrit avec x et non pas s ... Alors pourquoi cela n'est-il pas le cas ? A méditer... Ça l'a, je crois, à la fois rassuré, interrogé et motivé !

Nous avons aussi fait ensemble la différence entre *entendre* et *écouter*. Ce travail a eu une conséquence plutôt spectaculaire puisque la discussion a été l'occasion, pour une personne, de découvrir que, dans le cours, elle n'avait pas cette attention, qu'elle entendait sans écouter en quelques sortes. Du coup, dans le prochain bilan individuel, je pourrai aborder le pourquoi de ce déficit d'attention.

La rubrique sur la mémoire a été l'occasion de voir qui privilégiait une mémoire plutôt visuelle ou auditive. Par exemple, dans un exercice de mise en ordre d'événements avec des cartes, une participante qui disait ne pas arriver à se rappeler en voyant des images a essayé de faire l'exercice en se racontant dans la tête les actions proposées sur les cartes. Du coup ça marchait.

L'enjeu est aussi de mieux se connaître soi-même. Avec ce livre, eux-mêmes deviennent le sujet principal ! Et quand on les amène dans le « méta », ça casse pas mal d'idées reçues, par exemple celle d'avoir un cerveau qui marche moins bien que celui des autres, comme par « nature », alors que c'est essentiellement une question d'entraînement, d'envie, de connaissance de soi-même et surtout, de confiance. La réflexion donne une assise, individuelle et aussi collective. Il y a des gens qui ne se sont jamais « penchés sur eux-même », leurs désirs, leurs motivations, leur qualité d'attention, et il me semble que cela les interpelle beaucoup.

IV/ Un atelier d'écriture

V. Et pour l'atelier d'écriture ?

A.-L. Dans ce cas, la demande est venue d'eux. Lors du bilan de fin d'année, ils ont demandé à aller dehors. J'ai profité de la longueur des jours et du beau temps à la rentrée pour organiser trois sorties. Je me suis appuyée sur le livre de Georges Pérec dont m'avait parlé un ami pendant l'été, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. Et nous avons tenté un épuisement des lieux publics d'Yverdon.

Nous avons lu quelques passages du livre de Pérec. Les participants ont été d'abord désarçonnés par l'absence d'histoire. Il y avait dans le livre des clochards, des pigeons, des bus avec leur numéro, des pubs, des enseignes, sans récit, mais ça commençait à les intriguer quand même.

Puis ils se sont lancés à l'eau. L'idée était de se placer, individuellement, dans un lieu public et de parler de ce qui s'y passe. La consigne était : « *Regardez, et écrivez comme vous pouvez.* » Moi, je circulais à vélo parmi eux (ils m'avaient indiqué le lieu par sms), de la place Pestalozzi, à la gare en passant par le jardin japonais.

Au retour, nous avons mis en commun les expériences. Ils ont lu leur texte, brut, devant les autres, chacun leur tour. On a comparé les différents « regards » que chacun pouvait avoir sur un lieu, ce à quoi les uns et les autres prêtaient le plus attention. On a ensuite travaillé à corriger leur texte avec les dictionnaires et le conjugueur sur leur téléphone ou encore en tapant le mot sur google (qui propose d'essayer avec une autre orthographe, le cas échéant). J'ai fait moi-même la saisie des textes et transmis à mon collègue Renaud. Il les a déposés sur le [blog](#) de la section, qu'il a créé et qu'il alimente.

L'avantage pédagogique de l'exercice est de mettre en forme un langage quotidien, d'écrire ces mots qui viennent souvent mais qu'on ne sait pas comment écrire : « trottinette », « panneau », etc. Cela donne un ancrage à l'écriture.

A l'heure d'un bilan de l'aventure, deux étonnements ont été exprimés : la surprise de constater que deux personnes placées au même endroit, au même moment, pouvaient exprimer, et donc *voir*, des choses tellement différentes ; la fierté mêlée d'étonnement, d'avoir fait aussi bien qu'un écrivain...

Les participants ont aussi constaté que la description dans son principe n'avait pas de fin. Et c'est une ouverture qui leur a plu...

V. Ce sera le mot de la fin !

Merci !